

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté.)

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

<p>INSERCTIONS :</p> <p>Annonces 25 Cent. la ligne</p> <p>Réclames 50.</p> <p>On traite de gré à gré pour les autres insertions</p>	<p>On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10</p> <p>ÉDOUARD ROUVEYRE, Libraire et Commissionnaire, rue des Saints-Pères, 1.</p> <p>À Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours et LIBRAIRIE-AGENCE JOUGLA, rue Gioffredo, 1. près la pl. Masséna</p> <p>à l'AGENCE-DALGOUTTE, place du Jardin Public, 3</p> <p>Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance.</p> <p>Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.</p>	<p>ABONNEMENTS :</p> <p>Un An 12 Francs</p> <p>Six Mois 6 id.</p> <p>Trois Mois 3 id.</p> <p>Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus</p>
---	---	--

Monaco, le 23 Mai 1882

NOUVELLES LOCALES

S. A. S. le Prince Charles III, accompagné d'une suite de vingt-huit personnes, a quitté Monaco le 16 de ce mois à 10 heures du soir. Le Prince, voyageant dans un train spécial, est arrivé le lendemain à 5 heures du matin à Marseille, où Son Altesse Sérénissime a passé la journée; le 18, le Prince est allé coucher à Lyon et y a séjourné le 19.

Son Altesse Sérénissime est heureusement arrivée à Paris avant-hier soir dimanche. Le séjour du Prince dans cette capitale sera de courte durée, Son Altesse Sérénissime ayant l'intention de se rendre au château de Marchais, sa résidence d'été.

S. A. S. le Prince Héritaire est toujours à Valentia (Irlande) où l'on répare les avaries faites au yacht *Hirondelle* par la tempête du 4 de ce mois.

Le Mois de Marie.

Nous touchons à la fin du mois consacré à Marie, et comme tous les ans, nous allons analyser les entretiens de notre prédicateur qui attire chaque soir, autour de la chaire de la cathédrale provisoire, un nombreux auditoire.

Le mois de Marie nous donne à tous, par l'intercession de la Très Sainte Vierge, l'occasion de solliciter et d'obtenir de la bonté divine des grâces spéciales pour nous-mêmes, pour les personnes qui nous sont chères, pour la Sainte Eglise, pour le Souverain Pontife, pour notre Patrie, Notre Prince et Son Auguste famille, pour les nations fidèles et les infidèles. Mais ces faveurs, accordées à l'intercession de la Très Sainte Vierge, seront d'autant plus abondantes que nos sentiments seront plus conformes à ce que Dieu veut de nous quand nous recourons à Celle qu'il nous a donnée pour Mère.

Dieu est l'auteur des trois vies qu'il nous a destinées : de la vie de la nature, de la vie de la grâce et de la vie de la gloire; et c'est Marie qu'il a donnée au genre humain pour Mère, dans l'ordre de la grâce, principe de la vie et de la gloire.

Ce sont ces diverses considérations qui ont fait l'objet de la première conférence du R. P. Léonce.

Le suivre pas à pas dans ses recherches, nous entraînerait plus loin que ne nous le permet le cadre de ce journal; nous nous bornerons donc à faire un résumé succinct de ses sermons jusqu'à ce jour.

Après nous avoir montré Marie modèle des vertus,

le R. P. Léonce a cherché, dans chacun des principaux actes de la vie de la Très Sainte Vierge, le secret des vœux divins, afin d'y puiser pour nous mêmes, dans une imitation fidèle, des moyens de sanctification. S'aidant de l'Écriture, des Pères et de la Tradition, il a prouvé comment, sous la triple loi de *Nature, Ecrite ou Nouvelle*, le culte de Marie trouvait aux entrailles mêmes de notre nature, dans son triple besoin de vie, d'amour et de salut, sa plus éclatante justification. Analysant et commentant les faits les plus caractéristiques de l'existence de Marie, il nous l'a montrée tour à tour :

L'Elue d'une prédestination, image de la nôtre ;
L'Immaculée du berceau, comme nous le sommes du baptême ;

La fécondité devenue, dans la famille, une récompense de ses vertus ;

L'Enfant trouvant jusque dans un nom choisi le présage de sa sainteté et de ses privilèges corédempteurs ;

La prenant dans la maison de ses parents, il en fait le modèle de l'éducation chrétienne.

Le séjour dans le temple lui a permis, dans une antithèse brillamment développée, de décrire le tumulte et les passions de la foule, et la paix avec les bienfaits de la solitude.

L'Annonciation lui a fourni l'étude de la grande question de notre liberté, et l'acquiescement de Marie, son *fiat lux* solennel, devenu le point de départ de tous nos biens : Dieu reconquis, la femme réhabilitée, l'humanité triomphante. Dans la Visitation : les bienfaits de l'amitié, la différence entre la fausse affection et la vraie surtout basée sur la vertu.

Les derniers sermons du R. P. Léonce sur l'Expectation, c'est-à-dire sur l'attente de la naissance du Rédempteur, ont été notamment traités avec une richesse d'idées, une force d'arguments et une élévation de sentiments qui ont produit sur l'auditoire, une salutaire impression. Expliquant la prophétie de Siméon : « L'enfant attendu sera la *ruine* ou la *résurrection* d'un grand nombre, » il a montré comment se sont accomplies ou s'accompliront les diverses parties de cette prophétie : ruine du peuple déicide, ruine de la Rome païenne, ruine des persécuteurs passés ou présents; résurrection d'Israël, dans les 12 apôtres, et la conversion finale du peuple juif, résurrection de la Rome des Césars, devenue la Cité, la ville éternelle des Pontifes; résurrection des races latines; vocation de la nation des Francs, espérances actuelles de l'Europe chrétienne.

Nous ne pouvons que signaler à grands traits les

points qui ont servi de thèmes au R. P. Léonce. L'orateur possède bien les qualités requises pour traiter les questions délicates et multiples que font naître la vie et la sanctification de la Mère du Christ. Mysticisme, élégance d'expression, gestes sobres et pleins de noblesse, rien ne manque à l'orateur dont le langage gracieux et parfois idéal entraîne l'âme dans les régions éthérées.

Ce que nous pouvons ajouter, c'est que cet éloquent prédicateur obtient tous les jours, à la Cathédrale comme à Sainte-Dévote, un grand et légitime succès.

Dimanche 28 mai 1882

SOLENNITÉ DE LA PENTECOTE

A LA CATHÉDRALE

7 heures du matin. — Messe et communion générale.
10 heures du matin. — Grand'messe pontificale.
3 heures du soir. — Vêpres solennelles pontificales.
— Sermon de clôture du mois de Marie. — Procession en l'honneur de la Sainte Vierge; au retour à la cathédrale, salut solennel donné par M^{re} l'Evêque.

Lundi 29 mai

FÊTE DE DÉVOTION

Les offices auront lieu comme le dimanche.

Mardi 30 mai

CLÔTURE DU MOIS DE MARIE A SAINTE-DÉVOTE

4 heures et demie de l'après-midi. — Chapelet, sermon et bénédiction du Saint-Sacrement. — Sa Grandeur présidera.

Nos lecteurs trouveront à la 4^e page l'horaire du nouveau service d'été, qui sera ouvert le 1^{er} juin, sur les lignes P.-L.-M.

Mardi prochain, nous le republierons en y ajoutant les heures d'arrivée à Gênes et celles de départ, le service d'été sur les lignes de la Haute-Italie commençant également le 1^{er} juin. Il se peut, d'ailleurs, que d'ici là, de légères modifications soient apportées dans la circulation des trains entre Ventimiglia et Marseille et *vice-versa*; nous les mentionnerons dans huit jours.

On a fait mardi, à Marseille, l'application sur nos trains rapides des freins Westinghouse à air comprimé, dont nous avons déjà parlé il y a quelque temps.

La question des freins se lie à celle des vitesses; c'est une de celles qui intéressent le plus la sécurité de l'exploitation. Outre l'appareil de marche à contre-vapeur et le frein à vis à sabots dont toutes les locomotives sont munies, les diverses compagnies françaises emploient des freins très puissants, capables d'obtenir l'enrayage simultané de tous les véhicules du train, de façon à obtenir l'arrêt le plus rapide et le plus court.

La compagnie du Nord a le frein Smith, la compagnie d'Orléans le frein Héberlin, la compagnie de l'Est le frein Achard. Après de nombreux essais, la compagnie P.-L.-M. a choisi le frein Westinghouse, dont la force de compression est supérieure à tous les freins connus, parce que le mécanisme à air comprimé permet d'enrayer avec une simultanéité parfaite les voitures et les fourgons qui composent les trains à grande vitesse.

CHRONIQUE DU LITTORAL

Grasse. — Dans sa séance du 16 mai, la Chambre des députés français a prononcé la déclaration d'utilité publique du projet de chemin de fer de Draguignan à Cagnes par Grasse, en suivant la direction de Figanières, Callas, Claviers, Seillans et Fayence.

Nice. — Les inspecteurs de la sûreté viennent d'arrêter à Paris un chevalier d'industrie qui, se parant de noms empruntés au nobiliaire français, avait fait de nombreuses dupes à Paris, Lyon, Nancy, le Havre et à Nice.

Ici, il était connu sous le nom de Saint-Aignan, se couvrant ainsi du nom d'une famille honorable; là, il était Blaise de Montluc.

Les agents qui l'ont arrêté, en vertu de mandats d'arrêt lancés par les parquets de Nantes et du Havre, ont eu affaire au comte de Rézeville, correctement vêtu et dont la cravate était ornée d'une épingle héraldique. Il a été conduit au dépôt.

« Il est fortement question, dit l'*Immeuble*, d'établir une seconde voie entre Nice et Vintimille; mais la question que se pose la Compagnie P.-L.-M. est celle-ci: doit-on élargir les tunnels, ce qui ne pourrait se faire sans entraver le service d'exploitation et présenterait de très grandes difficultés d'exécution, ou bien doit-on se borner à percer de doubles tunnels (montants et descendants) à côté de ceux existants? »

« Ce second moyen est celui qui semble dominer, et, en effet, il est le plus pratique. »

« En principe, l'établissement de la double voie, entre Nice et Eze, est chose décidée. »

— Hier, à 8 heures du soir, un incendie s'est déclaré dans les magasins et les ateliers de M. Leblanc, tapissier, marchand de meubles, demeurant rue Palermo, n° 9, dans la maison appartenant à M. Bermond, adjoint.

L'autorité, immédiatement prévenue, organisa le service des secours.

A minuit, on était complètement maître du feu, qui aurait pu prendre des proportions gigantesques sans le courage de quelques jeunes gens dévoués qui ont enlevé une quantité de bonbonnes d'essence déjà chauffées par le contact des flammes.

Savone. — L'autre jour, un ouvrier, en travaillant dans la nouvelle darse, sentit une douleur aiguë à la jambe droite.

Il se tourna vivement et aperçut un petit requin qui se disposait à se précipiter de nouveau sur lui. Mais il ne lui en laissa pas le temps, il l'étourdit d'un coup de pelle sur la tête.

Ses compagnons vinrent à son aide et tuèrent le poisson.

La blessure de l'ouvrier n'est pas grave.

On dit que le requin est de l'espèce des *verdoni*, qu'on croit être les moins terribles.

LETTRES PARISIENNES

(Correspondance particulière du Journal de Monaco)

Le soleil ayant daigné sourire aux Parisiens, c'est la campagne qui a fait prime, cette semaine, auprès d'eux, et c'est dans les champs verdoyants et à l'ombre des arbres nouvellement feuillus qu'ils ont fêté le jeudi de l'Ascension. Un hasard, que je ne qualifierai pas d'heureux, m'a conduit ce jour-là dans un des villages les plus en vogue des environs de Paris,

et j'ai assisté à la prise d'assaut d'un établissement qui, sous le nom pompeux de restaurant, octroie pour beaucoup d'argent aux amateurs de l'air des champs une nourriture détestable. L'encombrement, le tumulte, la confusion étaient indescriptibles; on ne parvenait pas à se faire servir, et les garçons, contemplant les gestes de détresse de leurs clients avec le regard indifférent et calme de gens qui en ont vu bien d'autres et ne s'émeuvent pas pour si peu, restaient absolument sourds aux clameurs qui s'élevaient de toutes parts. J'ai vu, de mes yeux vu, une de nos grandes élégantes qui, en désespoir de cause, a dû se contenter d'un potage froid et d'un plat de fraises plus qu'avariées, tandis qu'à la table voisine un jeune et robuste gentleman dînait avec des radis et un syphon d'eau-de-seltz. Voilà pourtant ce qu'on appelle *s'amuser!*...

Ah! les parties de campagne, sait-on bien tout ce que ces mots renferment d'ennuis et de tortures cachées? Comment, voilà des gens qui pourraient dîner tranquillement chez eux, dans une salle à manger bien meublée, autour d'une table confortablement servie par des domestiques attentifs et bien stylés et qui s'en vont, sans y être obligés, courir les grands chemins, avalant de la poussière et suant à grosses gouttes, pour s'enfermer ensuite, sales, poudreux, fatigués, dans une affreuse gargote, ou mieux encore, pour s'asseoir sur l'herbe au milieu d'une nuée d'insectes dégoûtants, dans l'unique but de déguster avec leurs doigts, en compagnie des colimaçons et des crapauds, un repas dont ne voudraient pas leurs concierges! Franchement, ce sont là de ces fêtes dont il m'est impossible de comprendre le charme.

Combien je leur préfère des réunions intelligentes et charmantes comme la dernière réception de la marquise de Blocqueville, agrémentée d'un intermède dramatique, dont un proverbe de la maîtresse de céans a eu les honneurs. Vous savez que la marquise, fille du maréchal Davoust, a publié, sur son illustre père, des *Souvenirs* du plus vif intérêt. Les manières, le ton, toutes les formes et les apparences de la grande époque de la société française au dernier siècle se retrouvent dans ce salon choisi qui occupe un vieil et seigneurial hôtel du quai Malaquais. On y rencontre un monde de mœurs élégantes, d'opinions libérales, étranger à la sottise aristocratique comme à la rancune révolutionnaire. La marquise de Blocqueville préside à la conversation sans chercher à la régenter ou à l'exciter; point gênante, point encombrante, aimable, facile et prenant à tout ce qui se dit, aux nouvelles de la politique, aux discussions littéraires, aux menus faits de la société, au moindre incident et au moindre mot spirituel, un intérêt vif et curieux: mélange piquant et original de vieillesse et de jeunesse, de tranquillité et de mouvement.

A l'apparition du premier volume de ses *Souvenirs* sur le maréchal Davoust, la marquise de Blocqueville reçut, un beau matin, de M^{lle} Sarah Bernhardt, qu'elle n'avait jamais vue qu'à la scène — de M^{lle} Sarah Bernhardt, dont, par parenthèse, le retour à Paris cette semaine devient, grâce à la badauderie française et à la charité qui préside à sa représentation de rentrée, un véritable événement public, — un petit billet sur papier gris perle, orné du masque tragique, dans lequel la comédienne, peintre et sculpteur, avec cette outreccuidance que vous lui connaissez, la complimentait sur son ouvrage et lui témoignait le désir de la voir. Vous jugez de la stupéfaction!... Ce jour-là, on vit une comédienne remise à sa place par une marquise, avec toute la finesse et tout le tact qu'aurait pu montrer une M^{me} d'Houdetot.

Le tact, voilà la note dominante d'un salon tel que celui de M^{me} de Blocqueville, le grand salon académique par excellence de Paris, depuis que la mort a si tristement fermé, il y a quelques semaines, celui de la comtesse d'Haussonville. L'esprit, là, ne suffit pas pour avoir droit de fauteuil: il y faut encore le raffinement de l'éducation. Aussi, quel terrain charmant et précieux que celui de maisons pareilles! La conversation s'y produit étendue et variée; aucune habitude, aucune préoccupation spéciale n'en rétrécit le champ: philosophie, littérature, histoire, arts, antiquité, temps modernes, pays étrangers, tous les sujets y sont accueillis avec intérêt. Les idées jeunes et nouvelles, même fussent-elles peu en accord avec

les traditions de la maison, n'y rencontrent point une hostilité systématique; on leur pardonne de déplaire en faveur du mouvement d'esprit qu'excite leur nouveauté, car ce que l'on recherche là surtout, c'est le mouvement, la vie en fait d'idées et de connaissances, et l'esprit s'y revêt d'une sincérité et d'un désintéressement qui font peut-être le plus grand charme de la pensée et de la conversation.

Les souverains et les princes du sang continuent à se montrer les hôtes assidus de Paris. Après le comte et la comtesse de Flandres, le prince et la princesse Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha, voici la reine Marie-Christine d'Espagne qui vient passer quelques jours auprès de la reine Isabelle avant de se rendre en Autriche auprès de ses parents. Il y aura une réception officielle de jour au palais Castille, à l'occasion de la présence de la jeune reine.

Le *Grand-Prix de Paris* qui approche va, du reste, redoubler le mouvement des étrangers à Paris. A Londres, par suite de traversées de plaisir à prix réduit, organisées d'Amérique, on ne compte pas moins de cent mille Américains en ce moment, et il paraît que cette émigration s'appête à passer la Manche pour assister à notre grande réunion hippique de Longchamps. Il y a encore de beaux jours, tous ces dollars aidant, pour les hôtels, les restaurants et les théâtres de la capitale; seulement, avec cette invasion exotique, les Parisiens n'auront plus que la ressource d'aller prendre l'air de la campagne, hors les fortifications.

BACHAUMONT.

BIBLIOGRAPHIE

LES MARTYRS DU TRAVAIL, notions de Médecine vétérinaire, conseils aux Agriculteurs, par M. A. Edouard Roche, de Linas (*).

L'ANNUAIRE DES COMMERÇANTS de Paris et de sa banlieue, pour 1882. — A. Lahure, éditeur, 9, rue de Fleurus, Paris.

L'ouvrage de M. Roche, que nous tenons à recommander à nos lecteurs, a été couronné par la Société protectrice des animaux et adopté pour toutes les bibliothèques scolaires de France. Ce livre mérite, en effet, d'être divulgué le plus possible, à une époque comme la nôtre, où la connaissance des animaux et l'habitude de les bien traiter font l'objet des préoccupations des gouvernants. On se rend facilement compte de l'influence que peut avoir sur les mœurs la diffusion des idées protectrices au triple point de vue de l'humanité, de la morale et des intérêts matériels.

Les *Martyrs du travail* comblent heureusement une lacune dans l'enseignement. En indiquant les animaux utiles et ceux nuisibles à l'agriculture, M. Roche fait succinctement, mais assez clairement pour qu'on puisse donner des soins intelligents et attendre le vétérinaire avec tranquillité, la description des maladies auxquelles sont sujets le cheval, le bœuf, la vache, le mouton, le chien, le chat, etc., et des remèdes qui sont de nature à guérir ces animaux ou à les soulager. Il indique la manière de les nourrir, les précautions à prendre; s'il s'agit du cheval, les soins de propreté qu'il exige, les attentions que le charretier ou le cocher devront avoir sur la rapidité de l'allure, l'importance de la charge, de la ferrure, la manière de le commander, etc.; s'il est question des oiseaux: les qualités qui doivent les signaler à notre reconnaissante sollicitude, la liste des insectes dont ils nous délivrent, les arbustes ou les graines qu'ils préfèrent. Rien n'est oublié.

« Il faut, conclut l'auteur, conserver et protéger les animaux qui concourent, non-seulement à l'agrément, mais encore à la féconde harmonie de la nature, en prévenir et en réprimer la coupable et pernicieuse destruction. On doit détruire, au contraire, les animaux qui, par leur excessive multiplication dans les champs, dans les jardins, dans les vergers, dans les prés, dans les bois, troublent cette précieuse harmonie, gaspillent les produits de la nature et du travail et dont quelques-uns même menacent, altèrent ou abrègent directement la vie de l'homme. »

« Quoique beaucoup d'animaux soient nuisibles à nos intérêts, ils ne faut pas en conclure qu'ils sont, pour cela, inutiles. Tout être a sa place, sa mission et son utilité; dans le plan de la création, tout être est appelé à maintenir l'équilibre dans l'ordre admirable qui règne dans la nature. Si l'homme, de son côté, a le droit de détruire certaines créatures pour se protéger ou pour se nourrir, il ne doit le faire que très

(*) 1 vol. in-12, illustré de 234 gravures, cartonnage élégant; prix: 2 francs. — Charles Delagrave, libraire-éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

judicieusement et surtout avec le plus d'humanité possible. »

C'est parler d'or, et nous ne sommes point surpris du succès du livre de M. Roche, qui est à sa sixième édition.

Nous nous empressons de signaler aux commerçants et industriels de la Principauté, une publication qui en est à sa 19^e année et dont le succès va toujours croissant : l'Annuaire des commerçants de Paris et de sa banlieue, pour 1882, édité par M. A. Lahure. Ce volume, de 1,600 pages, élégamment cartonné, est utile à tous les négociants ou fabricants qui sont en relations suivies ou accidentelles avec Paris. La modicité de son prix (5 fr.) justifie le succès.

L'annuaire est divisé en quatre parties :

- 1^o Professions, classées par ordre alphabétique ;
- 2^o Banlieue de Paris, comprenant le département de la Seine.
- 3^o Dictionnaire-indicateur des rues de Paris, avec toutes les nouvelles dénominations.
- 4^o Revue industrielle illustrée.

L'ouvrage est précédé d'un calendrier de l'année et se termine par une table des matières.

Très complet (il contient 250,000 adresses) ; soigné au point de vue typographique et portatif, il se recommande aux hôtels, cafés et établissements publics, où, d'ordinaire, les voyageurs aiment à trouver les renseignements qui peuvent intéresser le commerce en général.

On reçoit franco l'Annuaire des commerçants contre 5 francs, en mandat ou timbres-poste.

FAITS DIVERS

Douzième Exposition de la Société philomatique de Bordeaux

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs, dans notre numéro du 13 décembre 1881, d'une exposition qui s'ouvrira à Bordeaux le 1^{er} juin prochain, sous l'inspiration de la Société philomatique de cette ville. Nous recevons des renseignements intéressants sur cette exposition générale qui comprendra les produits de l'agriculture, de l'industrie, de l'art industriel et de l'art ancien.

Les exposants sont déjà au nombre de 4,000. L'édifice, élevé sur la place des Quinconces, occupe une superficie de 12,000 mètres carrés ; on en fait une magnifique description. Il se compose de trois corps de bâtiment comprenant des salles où seront distribués les produits de l'art ancien, toutes les richesses des arts industriels rétrospectifs, depuis l'âge de pierre jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les vins, les liqueurs, les instruments aratoires, les machines agricoles, les expositions d'électricité, d'horticulture, de travaux publics, de pisciculture, etc., etc.

Un journal officiel illustré, dont le premier numéro vient de paraître, spécialement fondé en vue de renseigner les exposants et les visiteurs, et un Catalogue officiel ont été concédés à M. A. Lahure éditeur.

En parlant il y a six mois de cette exposition, nous émettions le vœu que nos établissements de la Société Industrielle de Monaco prissent part à ce nouveau concours qui ne pouvait qu'assurer leur brillante réputation acquise à Vienne et à Paris.

Il n'a pas été possible de réaliser l'espérance que nous avions conçue ; nous le regrettons pour la Principauté.

Les Américains ont imaginé, depuis une dizaine d'années, de fabriquer, pour les wagons, des roues en papier au lieu de roues en fer. Quand je dis en papier, c'est plutôt en carton fortement comprimé, chauffé et travaillé de toutes les manières. Il n'en est pas moins curieux qu'avec du papier ou du carton l'on soit arrivé à faire des roues plus solides et plus durables qu'avec du fer et de l'acier. La roue de papier peut faire jusqu'à 320,000 kilomètres, tandis que la roue de fer ne peut guère dépasser 160,000 kilomètres.

Ce fait est attribué à ce que le carton amortit les vibrations produites par le roulement du bandage sur le rail.

Des astronomes français, anglais et italiens ont été envoyés par leurs gouvernements respectifs à Sohah (Égypte), pour recueillir des observations sur l'éclipse totale de soleil du 17 mai.

Le télégraphe nous apporte très brièvement le résultat de cette expédition qui paraît avoir été des plus heureuses.

Une énorme comète a été découverte près du soleil et photographiée immédiatement.

La mission française se composait de MM. Trépied, directeur de l'observatoire d'Alger ; Challon, physicien de l'observatoire de Nice, et Pinseux fils, mathématicien.

On a obtenu toute une série d'excellentes épreuves de la couronne dont le spectrum a été photographié pour la première fois avec une netteté surprenante.

VARIÉTÉS

Le Mobilier

LA TABLE

Qui dit table prononce un grand mot. C'est, de tout le mobilier, celui qui, en ses cinq lettres, parle le plus à l'esprit et flatte le plus l'oreille. Il personnifie une foule de sensations agréables « légèrement coupables, mais qu'on peut confesser toutefois sans embarras et sans crainte. »

L'histoire de la table est intimement liée aux idées d'hospitalité, de sociabilité et d'intimité. Aussi un grand nombre de philosophes anciens, Platon, Lucilius, Plutarque, ont-ils rattaché au repas pris en commun une quantité de *dits*, de *propos* aimables. L'origine de la table se perd dans la nuit des temps. Les peintures que nous ont laissées les Égyptiens prouvent que ceux-ci en faisaient usage pour leurs repas. Elle apparaît, dès l'antiquité la plus haute, chez les Grecs et les Romains, et elle fut à toutes les époques l'objet de soins spéciaux ; les plus grands personnages lui ont prodigué leur attention. Lucullus, Hortensius Apicius lui furent leur célébrité. Antoine, nous dit l'histoire, récompensa son cuisinier en lui donnant une ville. Lucius Verus dépensa plusieurs millions pour un seul repas, et le farouche Caton faisait administrer les étrivières à son chef de cuisine pour avoir manqué un rôti ou un ragoût.

Le luxe du mobilier chez les Romains était poussé aussi loin que possible ; le bois employé à la construction des meubles de prix était le cedrus, qui, au dire de Pline, avait de grandes ressemblances avec le cyprès. Les tables de cedrus se vendaient à des prix exorbitants ; plusieurs furent payées 100 à 140 mille francs. La plus grande, appartenant à un roi de Mauritanie, était formée de deux morceaux artistement réunis et avait 4 pieds et demi de diamètre et 3 pouces d'épaisseur.

Une autre, d'une seule pièce, avait près de quatre pieds de diamètre et plus de cinq pouces d'épaisseur ; elle fut appelée *Nomienna* du nom de son possesseur, affranchi de Tibère.

Ces meubles étaient estimés en raison de leurs marquures et mouchetures qui les rendaient semblables à la peau de la panthère, ou même au plumage du paon. On préférerait les bois dont les veines éclatantes offraient la nuance du vin doux.

Charlemagne prenait toujours ses repas avec sa nombreuse famille ; dédaignant le luxe de la table comme celui des habits, il ne voulait jamais que quatre plats outre le rôti. Cependant, il y avait à la cour de l'empereur cinq tables consécutives et une sévère étiquette. Les princes et les ducs servaient le souverain et ne dinaient qu'après lui. Les comtes servaient les ducs et étaient à leur tour servis par des officiers inférieurs ; or, Charlemagne dinait à deux heures de l'après-midi, et ces divers services faisaient que la dernière table ne finissait que très tard dans la soirée.

Rabelais nous raconte avec de mirifiques détails un repas de la reine Quinte-Essence (*Pantagruel*, chap. XXIII), ce qui doit nous donner une idée de ce que pouvait être au XVI^e siècle le superlatif de l'art culinaire.

La reine se retira avecques part de ses damoiselles quelque peu de temps, et nous fut dict que c'estoit pour soi baigner comme estoit la coutume des anciens autant usitée, comme est entre nous de présent laver les mains avant le past. Les tables furent promptement dressées, puis, furent couvertes de nappes très-précieuses. L'ordre du service fut tel que la dame ne mangea rien, fors céleste jambrosie, rien ne fut que nectar divin. Mais les seigneurs et dames de sa maison feurent, et nous avecques (eulx servis de viandes aussi rares, friandes et précieuses, qu'onques en songea Apicius).

Sur l'issue de table fut apporté un pot-pourri, si par cas famine n'eust donné tresse et estoit de telle amplitude et grandeur, que la patine d'or, laquelle Pythius Bithynus donna au roi Daire, à peine l'eust couvert. Le pourri estoit plein de potages d'espèces diverses, salades, saulgrenées, cabirotes, rosti, bouilli, carbonnades, grandes pièces de bœuf salé, jambons d'antiquailles, saumates déifiques, pastisseries, tarteries, un monde de coscotons à la moresque, fromages, joncades, gelées, fruits de toute sorte.

On s'imagine difficilement ce que devait avoir de succulent une semblable bouillabaisse de mets si variés. La note suivante extraite des *contes et discours d'Eutrapel*, écrits par le seigneur de la Hérisseye, contemporain de François I^{er} et de Henri II, nous initie aux usages de la table à cette époque. Comme on le verra, l'honorabile seigneur se plaint amèrement de la façon des dineurs de son temps et fait l'éloge de ceux de l'époque passée :

Du temps du grand roi François on mettoit encore en beaucoup de lieux le pot sur la table, sur laquelle y avoit seulement un grand plat garni de bœuf, mouton, veau et lard, et la grand'brassée d'herbes cuites, et composées ensemble, dont se faisoit un brouet, vrai restaurant et elixir de vie dont est venu le proverbe : *La soupe du grand pot et des friands le pot-pourry*.

En cette mélange de vivres, ainsi arrangée, chacun y prenoit comme bon lui sembloit, et selon son appétit ; tout y courait à la bonne foi.

Ne se présentoit, comme en ce jour, une certaine graine d'hommes qui ambitieusement départissent les morceaux, faisant les rangs par les premières distributions d'iceux, mécontentant et tirant les conviés en diverses jalousies ; tous y mangeant du gras, du maigre, chaud ou froid selon son appétit, sans autre forme de table, sausses, et une longue platelée de friandises qu'on sert aujourd'hui en petites écuelles remplies de montres seulement. Aussi nos hommes, ainsi vivant de fumées, discours, baise-mains et révérences, ne sont que demi-hommes, longuets, grêles comme sangsues, dissimulés comme renards, et affêtés comme l'aiguille d'un pelletier.

Suivant les chants populaires en langue galloise retrouvés en Bretagne vers l'an 1100 par un archidiacre d'Oxford, le célèbre et mystérieux Artus ou Arthur, roi de la Grande-Bretagne, au VI^e siècle, doit être regardé comme l'instituteur des chevaliers de la Table-Ronde, joyeux compagnons, dont les romans d'alors nous ont transmis les prouesses.

En 1344, le roi d'Angleterre, Edouard III, résolut de reconstituer cet ordre. Froissard raconte le fait en ces termes :

En ce temps vint en propos et volonté du roi Edouard qu'il feroit refaire et réédifier le grand château de Windesore, que le roi Artus fit jadis faire et fonder là où fut premièrement commencée et estorée (créée) la noble Table-Ronde, dont tant de bons vaillans hommes issirent et travaillèrent en armes et en prouesses par le msnde ; et feroit le dit roi une ordonnance de chevaliers, de lui et de ses enfants, et des plus preux de sa terre ; et seroient en somme quarante. »

Froissard ajoute que le roi rassembla les comtes, barons et chevaliers de son royaume, qui élirent 40 chevaliers et organisèrent une fête qui eut lieu le 23 avril, jour de Saint Georges. La reine d'Angleterre y parut avec 300 dames et damoiselles « parées d'un parement semblable, et fut la fête moult grand' et moult noble, bien fêtée et bien joutée, et dura par l'espace de quinze jours. Et y allèrent plusieurs chevaliers de deçà les mers, de Flandre, de Hainaut, de Brabant ; mais de France n'en y eut nul. »

Il existait en 1843, à Paris, à la bibliothèque Royale, une miniature représentant un repas des chevaliers de la Table-Ronde.

Plus près de nous, les tables de Fouquet, de Mazarin, des Condé ont leur place marquée dans les fastes de l'aristocratie française qui gardent avec respect la mémoire du chancelier Séguier, du président de Mesmes, du duc d'Abrantès, des comtes de Cussy, de Ségur, du baron de Rothschild, de Grimod, de la Reynière, de Gilbert des Voisins, de Brillat-Savarin et de tant d'autres ! Elles nous montrent M. de Talleyrand visitant chaque jour son office, Alexandre Dumas surveillant ses fourneaux, Rossini confectionnant des timbales. Les auteurs anciens, comme les modernes, témoignent de la sollicitude dont la table a sans cesse été l'objet et qui justifie cet axiome culinaire : « Les animaux se repaissent, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger. »

(A suivre)

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 14 au 21 Mai 1882.

CANNES. b. Marie, fr., c. Aune,	sable.
MENTON. b. Maria Theresa, ital., c. Francisco,	charbon.
TORRE SALINE. b. Pénélope, id., c. Bertiloti,	id.
MENTON. b. Nome di Dio, id., c. Ghio,	vin.
CANNES. b. Jeune-Paulin, fr., c. Balestra,	sable.
ID. b. Fortune, id., c. Moutte,	id.
ID. b. Charles, id., c. Allegre,	id.
ID. b. St-Vincent, id., c. Julien,	id.
ID. b. Ange-Gardien, id., c. Musso,	id.
ID. b. St-Pierre, id., c. Cantone,	id.
PORT MAURICE. b. Giulia, ital., c. Pieraccini, bois à brûler.	
ST-TROPEZ. cutter, Vierge-des-Ange, fr., c. Cosso,	vin.
CANNES. b. Jeune-Paulin, id., c. Balestra,	sable.

